

Il alla de là au marché aux légumes, dans l'intention de voir la mère Coco, espérant en apprendre ce qu'il avait tant envie de savoir, sans toutefois se compromettre. Il ne savait pas où était la stalle de la mère Coco, et se la fit désigner. La mère Coco n'y était pas ; le lecteur sait pourquoi ; Clémence occupait sa place. Le docteur, en apercevant la petite revendeuse, fut frappé de son extrême ressemblance avec Jérôme, son pupille. Il l'examina avec une grande attention, et plus il l'examina, plus la ressemblance lui parut frappante.

— Auriez-vous la bonté de me dire si madame Coco-Létard doit venir bientôt ? je présume que vous vendez pour elle.

— C'est ma mère, monsieur, lui répondit Clémence ; je ne sais pas où elle est, elle n'est pas revenue à la maison depuis hier matin.

— Vous ne savez pas où elle peut être allée ?

— Je ne sais pas monsieur, répondit la petite en rougissant, car elle soupçonnait que sa mère pouvait avoir quelque raison de rester à l'habitation des Champs.

— Connaissez-vous un nommé Pluchon ?

— Non, monsieur.

Le docteur Rivard, désappointé dans ses recherches, éprouvait de violentes inquiétudes et ne savait trop qu'en penser. Il chercha à s'étourdir, et alla prendre un verre de vin au café voisin ; il fallait qu'il fut dans des circonstances bien extraordinaires, pour entrer dans un café, chose qui ne lui arrivait jamais. Il prit ensuite une chaise et se mit à lire les journaux. A midi moins un quart, il se rendit à la cour des Preuves, où une assez grande foule se trouvait réunie dans l'attente de ce qui allait avoir lieu ainsi que l'avait annoncée le *Bulletin*. Le docteur se sentit un frisson lui passer sur le corps à la vue de tout ce monde, lui qui avait espéré n'y voir qu'une douzaine de personnes. Il parcourut d'un œil inquiet toutes ces figures étrangères pour lui, et n'apercevant rien qui dut l'effrayer, il se dirigea vers son avocat M. Duperreau, qui parlait avec animation à M. Charon, le chef de l'hospice des Aliénés, qui avait été sommé de comparaître, pour donner son témoignage et constater l'identité du petit Jérôme avec les entrées des régistres. — *A continuer.*

G. B.



DANSE ET MUSIQUE.

Le *Cotillon allemand* a fait, on se le rappelle, ses débuts au dernier bal de Saratoga, et son succès, malgré quelque opposition, a été incontestable. Evidemment il reprendra et se consolidera dans les soirées qui auront lieu cet hiver. Aussi est-ce une heureuse idée de la part de M. Vanderbeck, éditeur 479 Broadway, que d'avoir publié la musique des valse et polkas dont se compose cette nouvelle danse. Ces légères compositions, dues à l'inspiration de Lanner, Witzleben, Labitzky, Leutner, Gung'l et Strauss, les maîtres du genre, sont charmantes, et elles ont été arrangées pour le piano avec beaucoup de tact par M. J. G. Scherpf. L'éditeur a eu en outre la galanterie d'accompagner cette publication de détails explicatifs sur les diverses figures dont se compose le Cotillon.

Mais qu'est-ce que la théorie sur le papier ? qu'est-ce que la théorie sans la pratique ? Rien, surtout en fait de danse. Aussi ceux qui veulent cet hiver se livrer au cotillon, ne manqueront pas de demander des leçons aux professeurs experts dans ces danses originales et variées. Or, nous sommes fort tenté de croire que le titre même de la musique nous fournit sur ce point la meilleure indication.

« Le *Cotillon allemand*, tel qu'il a été joué par les bandes Schneider et Germania, et tel qu'il est enseigné par Mlle Pauline Desjardins. » Si nous avions eu quelque prévention contre la danse nouvelle, le nom seul que nous venons de transcrire les aurait fait tomber ; car, pour être adoptée et enseignée par Mlle Desjardins, il faut qu'elle soit de tout point conforme aux traditions d'élégance et de bon goût que cette habile maîtresse conserve précieusement parmi nous. Son enseignement se distingue, on le sait, par le respect des convenances aussi bien que par celui des principes sous sa direction, on n'apprend pas seulement à bien danser, suivant le sens technique du mot, on développe l'aisance et la grâce des mou-

vements ; et l'on reste surtout fidèle aux lois de cette réserve et de cette décence aimable dont Mlle Desjardins sait elle-même donner l'exemple.

POÉSIE,

Par M. André Van Hasselt,

POÈTE BELGE.

— Alouette de loin venue,
Qui te balances dans la nue.
N'as-tu pas vu mon adoré ?
— Non ; je ne l'ai pas rencontré.

— Vive hirondelle qui voyages
Dans le palais des blancs nuages,
Connais-tu pas mon bien aimé ?
— Personne ne me l'a nommé.

— Forêt qui grondes et murmures,
Sous le toit vert de tes ramures,
Abrites-tu mon fiancé ?
— Non ; personne ici n'a passé.

— Rocher qui dresse dans l'espace
Ta cime où l'aigle plane et passe,
N'as-tu pas vu mon chevalier ?
— Non ; ni cheval ni cavalier.

— Torrent qui roules et qui grondes,
A-t-il franchi tes eaux profondes,
Mon beau guerrier au cimier d'or ?
— Dans mon lit il repose et dort.